

Martine Tollet

L'enfant d'argile




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Martine Tollet

L'enfant d'argile

CONTES D'AFRIQUE CENTRALE



© Arbre d'Or, Genève, octobre 2005

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

PRÉAMBULE

Laissez-moi vous conter d'où m'est venu cet *Enfant d'Argile* et comment je l'ai adopté.

C'était en 1998. Je m'étais rendue à la bibliothèque du Musée de l'Afrique Centrale, à Tervueren, près de Bruxelles, pour y consulter des documents nécessaires aux travaux d'un ami parisien.

Seule lectrice dans l'austère salle, j'étais assise devant une longue table bien cirée et j'attendais, sous la lumière jaunâtre des plafonniers, que la bibliothécaire m'apporte les livres que j'avais commandés. Pour calmer mon impatience, j'avisai un modeste fascicule qui traînait près de moi. C'était un recueil de contes et plus précisément de chantefables; la collecte en langue *ruund*, avec traduction littérale en français, du répertoire du conteur Ritiy Mutz de la localité de Tshifwameso. L'ouvrage, intitulé *Elle ne mangea que des oiseaux*, était une publication du CEEBA datée de 1979. Je me plongeai dans ces récits avec tant de délectation que j'en oubliai presque la vraie raison de ma visite.

Le CEEBA (Centre d'études ethnologiques de Bandundu, fondé en 1965 par le père Herman Hohegger, missionnaire du Verbe Divin), avait édité bien d'autres collectes dans quelques-unes des nombreuses langues parlées au Congo. Durant les jours qui suivirent, on me revit beaucoup à la bibliothèque – et très peu à mon bureau!

Évidemment, je me retrouvai assez vite face à des versions différentes des mêmes thèmes et, tous les conteurs ne se valant pas, mes histoires préférées restaient les premières que j'avais lues, celles de Ritiy Mutz.

Il me plut de me dire que ce petit recueil n'avait pas traîné sur la table par hasard — surtout dans une bibliothèque si bien rangée et si peu fréquentée — et que ces histoires-là attendaient quelque chose de moi. Que je les raconte, certes, mais qu'auparavant, peut-être, je leur fasse un brin de toilette! Que je leur taille des habits neufs!

J'ai donc réécrit et adapté quelques-uns de ces contes – ceux de Ritiy Mutz principalement, mais je me suis également inspirée du « Père dans la peau de lion » de Mbuya Bangu, raconté en *pelende* — de façon à pouvoir les intégrer à mon répertoire de conteuse. Ne faisant pas un travail d'anthropologie, je les ai

AVANT-PROPOS

débarrassés parfois de certains détails pour permettre que se dégage mieux leur portée universelle.

J'ai beaucoup raconté ces histoires. Je serais heureuse que d'autres voix se mettent à leur service, c'est pourquoi je désire aujourd'hui les partager sous leur forme écrite.

MARTINE TOLLET

HISTOIRES VRAIES ET VRAIES HISTOIRES

En Afrique noire, dans un village de la brousse, vivait un homme haut et sec qui s'appelait Kobo. Kobo possédait, à la lisière de la forêt, quelques champs de manioc et de canne à sucre, qu'il cultivait à la fraîcheur de l'aube. Il consacrait le reste de son temps à sculpter le bois. Du cœur longuement mûri des baobabs, il tirait patiemment des statues étonnantes où le vide rivalisait avec le plein.

Mais ce n'était pas là son seul talent.

Lorsque le ciel prenait la couleur du plumage du corbeau et que montait la lune, il aimait raconter les vieilles histoires du clan, qu'il tenait de son grand-père et de ses grands-oncles. Quand il honorait ainsi la parole des Ancêtres, il arrivait que ses auditeurs frissonnassent comme si les héros de ces contes rôdaient soudain parmi eux.

Quelqu'un avait un jour surnommé Kobo « Miel-de-Lune ». Ce doux sobriquet lui était resté.

Kobo avait trois épouses et douze beaux enfants. L'après-midi, après l'école, tandis que leur père sculptait, que leurs mères s'occupaient du linge et de la nourriture, les petits ramassaient du bois mort et l'entassaient au milieu de la cour.

Le repas du soir avalé, Mbuya, l'aîné des garçons, allumait le feu. Kobo le surveillait en savourant du vin de palme. Son gobelet asséché, il puisait une poignée d'herbes odoriférantes dans un sac en peau de lièvre qui lui pendait à la ceinture, la lançait sur les braises et s'asseyait à côté du feu. Les enfants abandonnaient aussitôt leurs jeux et venaient s'accroupir autour de leur père. Parfois des voisins se joignaient à la famille. Quand cessaient chamailleries et chuchotements, que rien ne troublait plus le calme de la nuit, sinon le crépitement des branches mordues par la flamme, s'élevait enfin le cri attendu :

— Histoire!

Et les gamins répondaient en chœur :

— Raconte!

Miel-de-Lune choisissait généralement pour ses petits, des contes dont les hé-

L'ENFANT D'ARGILE

ros étaient des animaux sauvages, comme le léopard, le crocodile, le lion ou l'éléphant. Les enfants les adoraient.

Un certain soir, il décida de leur raconter la célèbre partie de chasse de Katwiy, le lièvre et de Simba, le lion.

— Histoire!

— Raconte!

Autrefois, Katwiy, le lièvre et Simba, le lion, vivaient en bons voisins de part et d'autre d'une rivière aux eaux tumultueuses.

Un jour de grand soleil — la période des pluies vient de s'achever — Katwiy franchit la passerelle branlante jetée sur le cours d'eau et vient saluer son voisin :

— Bonjour, grand Frère Lion! Beau temps, n'est-ce pas? T'en as pas marre de bouffer du manioc à toutes les sauces? Que dirais-tu d'une bonne grillade?

Le lion avale sa salive:

— Tu as raison, j'ai faim de viande! Allons à la chasse!

— On partagera le gibier en deux parts égales?

— D'accord! Va préparer ton barda. Je t'attends demain, au premier chant du coq.

Le lendemain, le lièvre est au rendez-vous et les deux compères, sac au dos, prennent le chemin de la brousse.

Katwiy marche en tête. Il avance par bonds légers, en sifflotant un air guilleret. Simba suit à pas feutrés. Il fouette le vent d'une queue agacée et rumine des pensées troubles: Ce coquin de lièvre se montre trop joyeux! Il doit mijoter quelque coup fourré! Aurait-il par hasard l'intention de bouffer la moitié du gibier sans participer à la chasse?

Au bout d'un moment, Katwiy, étonné du silence de son compagnon, se retourne:

— Quelque chose te tracasse, mon frère? Tu es de mauvais poil?

— C'est toi qui m'agaces! Tu siffles comme une femme!

Le lièvre tortille aussitôt de la croupe et lance d'une voix nasillarde:

— J'en suis peut-être une, qui sait? Tu as pris des risques en t'aventurant seul en brousse avec moi!

Le lion bougonne:

— Prends garde que je ne te fasse ton affaire, cette nuit! Allons, avance, femelle, nous sommes loin d'être arrivés!

L'ENFANT D'ARGILE

En début d'après-midi, ils dénichent une clairière ombragée où pousse une herbe drue. Ils posent leur sac à terre, dévorent leurs provisions de route et décident de camper là.

Ils piquent d'abord un petit somme sous le feuillage et puis, la fatigue envoyée, se mettent à la recherche des matériaux nécessaires à la construction d'une hutte.

En allant couper des branches sous la futaie, Simba découvre un puits d'eau claire au creux d'un arbre mort. Il imagine aussitôt quel méchant parti en tirer et pris d'une allégresse subite, il se met à fredonner une chanson gaillarde.

— On dirait que ce petit roupillon t'a fait du bien, Frère Lion !

— Chacun son caractère ! Quand je me lève trop tôt, je suis mal luné pendant des heures !

La cabane assemblée vaille que vaille, ils allument un feu, jouent à se poser quelques devinettes éculées, et quand la nuit tombe, ils vont se coucher.

Katwiy s'endort tout de suite. Simba, lui, reste longtemps les yeux grands ouverts, à forger tous les détails de son plan. Il s'est à peine assoupi que le lièvre le secoue :

— Debout, paresseux ! Aujourd'hui n'est pas un jour ordinaire ! Nous allons faire bombance de viande fraîche !

— Dis-moi, Frère Lièvre, comment préfères-tu la barbaque ? Avec ou sans manioc ?

— Avec, naturellement !

— J'en étais sûr ! Regarde, j'en ai amené tout un sac !

— Formidable ! L'ennui, c'est que nous n'avons pas d'eau pour le cuire !

— Tu pourrais aller en puiser au marigot !

Ils avaient, en effet, repéré un petit étang dans les parages, la veille, en arrivant.

— Moi ?

— Oui ! Partageons-nous le travail ! Moi, je chasse et toi, tu prépares la tambouille !

Cet arrangement n'est pas pour déplaire au lièvre :

— Comme tu voudras ! Je peux prendre ta marmite pour ramener la flotte ?

— Ah non ! Pas la belle marmite en terre cuite de ma mère ! J'ai promis d'en prendre soin ! Si tu la casses, et tu la casseras, c'est sûr, avec tes façons de bondir sans arrêt, la vieille m'arrachera les yeux de la tête !

— Allons, cette horrible casserole n'est pas si précieuse !

—Tu ne connais pas les bonnes femmes! Elle l'a reçu le jour de ses nocces!

—A-t-on idée d'emporter des souvenirs de famille à la chasse!...Bon! Dis-moi comment faire sans cette marmite! Il faudrait une calebasse! Nous n'en avons pas!

Le lion fouille dans son sac, en extirpe un tamis et s'en coiffe comme d'un casque militaire:

—Ceci devrait faire l'affaire, soldat Katwiy!

Le lièvre se met au garde à vous en rigolant:

—A vos ordres, mon général! Rapportez-nous une pièce de viande tendre et juteuse et Katwiy assurera la roulante!

Le lièvre se visse à son tour le tamis sur le crâne, claque les talons et s'éloigne au pas cadencé, en sifflotant une marche. Décidément, la partie de chasse avec ce balourd de Simba, prend une tournure des plus plaisantes!

Il en est toujours à se moquer de la bêtise du lion, lorsque arrivé au bord du marigot, il plonge le tamis dans l'eau. Il le retire vide, bien évidemment! Il cesse de ricaner et recommence la manœuvre avec plus d'attention: le tamis, de nouveau, sort vide. Il s'y reprend dix fois, vingt fois, cent fois: vide, vide et encore vide!

Après trois mille trois cent trente-trois essais aussi vains les uns que les autres, il s'assoit, passablement énervé, et la tête entre les pattes, se met à réfléchir.

Soudain, un sourire l'illumine. Il a trouvé la solution: boucher les trous du tamis avec des morceaux de feuilles! Il bondit sur ses pattes et se met à l'ouvrage en tremoussant d'aise sa petite queue en pompon. Géniale, l'idée! Génial, Katwiy!

Pendant ce temps, le lion, lui, se met à l'affût. Il repère une gazelle accablée par les ans, la pourchasse, l'attaque, et parvient à l'égorger sans trop de difficultés. Il traîne sa proie jusqu'à la hutte, la dépèce, la farcit d'herbes aromatiques, allume le feu et la met en broche.

Pendant que la viande cuit, il va remplir sa marmite au creux de l'arbre et prépare un savoureux manioc à l'eau de pluie.

A la nuit tombante, Katwiy revient au camp bredouille. Malgré les petits bouchons de feuilles si soigneusement glissés dans les trous, l'eau a fui du tamis.

Simba, triste à faire pitié, est couché près du feu mourant. Du plantureux repas, il ne reste aucune trace. Pas même un os ne traîne.

Les gazelles se sont moquées de moi, petit frère! J'ai les jambes rouillées! Et toi qui ne rapporte pas d'eau! Ce soir, nous devons faire ceinture!

—Bah! Nous manquons d'entraînement, toi et moi! Demain est un autre jour!

Mais les jours se succèdent et se ressemblent. Katwiy expérimente cent manières de boucher son ustensile. Morceaux d'écorce, bâtonnets, boue séchée, touffes de poils, tout y passe... Mais rien n'arrête le flux de l'eau. A force de jeûner, le pauvre animal a la peau du ventre qui colle à la peau du dos. Le lion, lui, n'a pas perdu un gramme, tant s'en faut, et le septième soir, le lièvre, hagard, s'étonne enfin de la panse rebondie de son compagnon :

—Tu gardes la forme, toi! Comment tu fais?

—Je suis un lion!

—Lièvre ou lion, la faim n'épargne personne!

—J'ai un truc pour tromper mon estomac.

—Je t'en prie, frère aîné, apprends-le-moi! Ne laisse pas un ami crever en pleine brousse!

—C'est si simple que tu aurais pu trouver ça tout seul! Je te croyais plus malin, Katwiy. Ceux qui vantent ton génie se trompent.

—Ma réputation est très surfaite. En vérité, je ne suis qu'un imbécile, je l'avoue!

—J'aime te l'entendre dire!...Bon, je te confie mon secret, je mange des baies sauvages. Fais-en autant et vite, je ne voudrais avoir à ramener ton cadavre au village!

Katwiy n'est pas très amateur de fruits. Il les digère mal. Mais la situation est trop grave pour faire la fine gueule! Il part à la cueillette dans le sous-bois et tant pis pour les coliques.

Au pied d'un arbrisseau, un scarabée bousier guette son passage :

—Salut, Frère Lièvre! Aurais-tu l'obligeance de chier que j'aie de quoi bouffer?

—Désolé, petit frère, voilà sept jours que je jeûne. J'ai une toile d'araignée dans le trou de balle!

—Force-toi! Je crève de faim, moi aussi!

Entre affamés, on se comprend. Le lièvre contracte son ventre et pousse tant qu'il finit par pondre une crotte. Le scarabée la mange :

—Merci, mon frère! Maintenant, il faut que je te dise une chose! le lion te trompe. Pendant que toi, l'idiot, tu t'esquintes à remplir d'eau une passoire, ton compagnon s'empiffre de viande grillée et de manioc.

L'ENFANT D'ARGILE

— Qu'est-ce que tu chantes? Il se nourrit de baies sauvages! Il vient de me l'avouer.

— Tu crois ce mensonge?

Le lièvre réfléchit :

— Qu'il bouffe du gibier derrière mon dos, ce n'est pas impossible! Mais du manioc? Il n'a pas d'eau pour le faire cuire!

— Il a découvert un puits au creux d'un arbre mort, à côté de votre cabane.

— C'est vrai?... Quel hypocrite! Si je n'étais pas si mal-en-point... Ah, si je n'étais pas si mal-en-point!...

— Je peux t'aider, si tu veux!

— Toi?

— Oui!

Le scarabée extirpe de sous les feuilles, un masque d'éléphant et un œuf:

— Écoute bien et fais ce que je te dis. Chausse ce masque. Cherche l'arbre qui donne la sève blanche. Détache une fine lanière de son écorce. Noue-la autour de ton ventre. Ensuite, casse l'œuf sur une termitière et saute trois fois dessus... A cet instant, cher petit frère, si tu as suivi scrupuleusement mes conseils, tu perdras ton apparence de lièvre. Ton corps deviendra celui d'un éléphant... Et pour le reste, je fais confiance à ton talent!

Une odeur suave de viande rôtie flotte dans la clairière. Accroupi près du feu, Simba surveille la cuisson de l'antilope naine qu'il vient d'attraper.

— Rouourk!

Le lion tressaille. Un éléphant! La trompe dressée comme un mât, le géant se tient à quelques pas de la cabane. Perdu dans les plis gris de sa face, ses yeux minuscules brillent d'une mauvaise lueur.

— Tu occupes mon territoire, camarade Lion!

Le lion, crinière hérissée, a sauté sur ses pattes :

— Pardonnez, Excellence, ce n'est que provisoire. Un simple abri de chasse!

— Rouourk! Ta cuistance me met l'eau à la bouche! Sers-moi à manger!

Simba fait trois courbettes à reculons et dégage la meilleure place près du feu :

— Avec plaisir, Excellence! Veuillez vous asseoir, je vous prie! La viande finit de cuire. Je vous réserve le gigot.

L'éléphant s'installe :

— Je prendrai du manioc en garniture. Bien moelleux et avec beaucoup de sauce.

— Pour le manioc, Excellence, il faudra patienter. Mon petit frère Katwiy, le lièvre, n'est pas encore revenu du marigot, avec l'eau pour cuire la semoule.

— Tu me prends pour un imbécile? Va remplir ta marmite où tu sais! Et magne-toi le cul!

Simba tremble comme une fourmi coincée entre les pattes d'un oiseau. Il court à l'arbre creux, remplit la marmite, met l'eau à chauffer. Quand elle bouillonne, il y jette la farine de manioc et tend la patte pour attraper le bâton qui sert à touiller dans la casserole.

— Remue la semoule avec ta queue!

— Avec ma queue? J'ai un bâton, c'est plus pratique!

— Avec ta queue, ou je t'écrase comme une blatte!

— Je vais me brûler!

— Avec ta queue, je te dis!

Tenir tête à pareil monstre serait parfaitement déraisonnable. Sans broncher davantage, Simba plonge sa belle queue en toupet dans le liquide brûlant.

Après avoir avalé tout le manioc et la moitié de l'antilope, l'éléphant éructe à faire trembler le ciel et se redresse sur ses pattes :

— Le restant est pour le lièvre Katwiy. Ne t'avise pas d'y toucher ou je reviens t'arranger la gueule au point que ta propre mère ne te reconnaîtra pas!

Et sans plus d'égard pour son hôte, le pachyderme s'enfonce pesamment dans la forêt. Quelques instants plus tard, Katwiy revient au camp, dans la peau du lièvre cette fois :

— Quelle bonne odeur de viande, frère Lion!

— C'est ta part! J'avais la dalle, je ne t'ai pas attendu!

— Dommage, je n'ai plus faim. J'ai trop bouffé de baies, j'ai le bide comme une outre. Mais ce n'est rien, ça me fera des provisions à ramener au village.

Le lion, qui ne tient pas à subir une nouvelle visite de l'éléphant, saute sur l'occasion :

— Tu serais d'accord pour rentrer demain? Ça fait plus d'une semaine que nous sommes partis et j'ai horreur de rester longtemps loin de chez moi!

— Pourquoi? Ta mère te manque?

— Exactement! Chez les lions, on cultive l'esprit de famille.

— Bien! Prépare ton barda, grand frère! Je te réveillerai au premier chant d'oiseau.

Les voilà sur le chemin du retour. Katwiy marche en tête, sa part de viande sur le dos. Il siffle un air guilleret. Le lion suit à pas feutrés, en prenant soin de ne

pas trop agiter sa queue brûlée, qu'il a pansée tant bien que mal, dans une feuille de bananier. De tout le trajet, il ne dit mot et le lièvre ne semble pas y prendre garde, mais arrivé au village, au pied de la passerelle branlante qui sépare leurs habitations, il ne peut s'empêcher de feuler :

— Quoi que tu en penses, Katwiy, de nous deux, c'est toi l'imbécile ! Pendant que tu t'échinais à remplir d'eau un récipient troué, je me gavais de bonne viande ! Regarde mon ventre, j'ai dû prendre au moins dix kilos !

— Et ta queue, frère Lion ? Qu'est-ce que tu t'es fait à la queue ?

— Accident de chasse !

Le lièvre saute sur le pont en brandissant le masque d'éléphant :

— M'est avis qu'il ressemblait à ceci, ton accident de chasse ! « Rouourk !... Tourne avec ta queue, ou je t'écrase ! »

Le lion rugit. Katwiy détale. En cinq ou six bonds, il est sur l'autre rive. Simba veut le poursuivre, l'écharper, lui tordre le cou. Il s'élance à son tour sur la passerelle. Mais le vieux pont de bois est pourri. Il craque sous le poids du fauve. Le lion tombe à l'eau et le courant l'emporte.

On dit que Simba a bu ce jour-là, bien plus d'eau que n'en contenait son puits secret au creux de l'arbre mort. Quant à Katwiy, il a tant ri de la mésaventure de son compagnon de chasse, qu'il s'en est déchiré la lèvre. Depuis, personne ne l'a entendu siffloter sur le chemin de la brousse. Il se tait désormais, et moi je fais de même.

Un silence frémissant plane sur la petite famille de Kobo. Les bébés endormis dans le giron de leurs mères, respirent paisiblement. Le feu se meurt. Kobo sort sa pipe et sa blague à tabac.

— Dis-moi, papa Miel-de-Lune...

C'est la voix de Toumbo. Dans la nuit, ses yeux d'obsidienne brillent plus fort que la première étoile du soir. Il a dix ans.

— Dis-moi, Papa Kobo, est-ce que cette histoire est vraie ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Toumbo ? C'est une histoire que je tiens de mon grand-père, qui la tenait lui-même de son grand-père. Elle nous vient des Ancêtres. — C'est une vraie histoire.

— Oui, mais est-ce qu'elle est vraie ?

— Cette histoire dit des vérités, mon fils !

— Oui, mais est-ce qu'elle est vraiment vraie ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir exactement, Toumbo ?

—Tu nous parles tous les jours de ces animaux sauvages et personne ne les a jamais vus. Je voudrais savoir s'ils existent vraiment.

—Bien sûr! Ces animaux vivent cachés au plus profond de la forêt, et c'est heureux pour nous, car ils sont très dangereux.

—Tu veux dire que si j'allais dans la forêt, je pourrais rencontrer Simba, le Lion?

—Dans la forêt, ce n'est pas Simba le Lion que tu rencontrerais, mais un lion véritable.

—Simba le Lion n'est donc pas un lion véritable?

—Simba est le lion des histoires, mon fils.

—Alors, si Simba n'est pas un lion véritable, ton histoire ne peut pas être vraie. C'est une blague inventée par les Ancêtres.

Les petites sœurs de Toumbo pouffent de rire, la main devant la bouche. Le visage de Kobo s'assombrit :

—Les histoires des Ancêtres ne sont pas des blagues! Que je n'entende plus personne dire cela! Allez, maintenant tout le monde au lit. Demain est un autre jour!

Le lendemain soir, à peine Kobo a-t-il pris place auprès du feu que son fils Toumbo se précipite à ses côtés et le tire par la manche :

—Papa Miel-de-Lune, raconte-nous une histoire vraie, s'il te plaît!

—Qu'est-ce que tu veux dire, mon fils?

—Une histoire avec un vrai lion!

Kobo esquisse un sourire, il semble accepter le défi. Le menton dans la main, il se frotte doucement la barbe et son regard se noie dans le vague. Il plonge dans les tréfonds vaseux de sa mémoire, à l'affût du scintillement furtif de la première image de l'histoire quémandée par l'enfant. Les gosses, le cœur suspendu dans la gorge, accompagnent sa quête. Le temps s'étire. A l'instant où l'espoir va basculer dans l'inquiétude, le visage du conteur s'éclaire. Il promène les yeux sur l'assemblée, comme s'il lui fallait reconnaître un à un ses petits, et pareil à celui qui s'apprête à savourer un plat longuement mitonné, il avale sa salive :

—Histoire!

—Raconte!

—C'est une histoire qui s'est passée ici même, il y a de cela bien longtemps. Celui qui me l'a racontée est votre arrière-grand-oncle, Ritiy-Gueule-Cassée.

Ritiy est le patriarche du clan. Il sait, dit-on, tout, de toute chose. Il vit au cœur du village, seul avec ses chiens, ses poules et quelques chèvres, dans une

cabane usée. Le temps a consumé sa chair. Il n'est plus que squelette dans un sac pendouillant de peau grise, et son visage aux yeux blancs, défiguré par une explosion de poudre, ressemble à une bouillie informe.

— Cette année-là, mes enfants, la sécheresse avait été terrifiante. Tout le petit gibier de la forêt avait été décimé. Seuls quelques grands fauves avaient péniblement survécu. Une nuit, un lion, trop affamé pour craindre encore la perte du peu de vie qui le maintenait debout, s'approcha de notre village et s'empara d'une chèvre. Les cris de la bête égorgée réveillèrent le monde. Dès l'aube, réunis sous l'arbre à palabres, les hommes tinrent conseil. Ils décidèrent d'organiser une battue dans la forêt pour piéger la bête féroce et éviter plus ample carnage. Au coucher du soleil, répartis par groupes, ils encerclèrent l'animal et le poussèrent, au son du tam-tam, vers une petite clairière où s'étaient embusqués les meilleurs fusils. Le lion, affolé, sortit de la futaie. C'était un grand mâle, hérissé de crin roux. Il huma un instant l'étrange silence où ne bruissaient que les feuilles, et s'élança dans la trouée, de toutes les forces de ses muscles. Un chasseur se dressa comme l'éclair. Il tira. Brisé dans sa course, le fauve vacilla, avança encore, chancela et tomba sur le flanc, à quelques pas de son vainqueur. Touché en plein front, exactement entre les yeux, le lion était mort. Le tireur était un garçon de quatorze ans à peine. Il s'appelait Ritiy. On lui fit un triomphe. Bien des années ont passé, bien des gens sont morts, mais le héros de cette histoire vit toujours parmi nous. Vous le connaissez tous, c'est votre arrière-grand-oncle, Ritiy-Gueule-Cassée.

— Mais papa, grand-oncle Ritiy est aveugle ! Comment pouvait-il viser juste ?

C'est Mbuya, le préposé au feu, qui apostrophe son père.

— Avant de devenir aveugle, mon fils, grand-oncle Ritiy avait la vue si perçante qu'il ne ratait jamais sa cible. Il aimait peut-être un peu trop la chasse : un jour son fusil lui a explosé à la figure et lui a ravagé le visage.

— Papa Kobo, est-ce que c'est une vraie histoire ?

Cette fois, c'est la voix de Toumbo.

— C'est une histoire vraie, Toumbo, comme tu me l'as demandé.

— Est-ce que d'autres lions sont venus près du village, depuis ?

— Jamais !

— Et à part grand-oncle Ritiy, qui d'autre a vu ce lion ?

— Tous les hommes du village l'ont vu. Mais aujourd'hui, ils sont tous retournés au pays des Ancêtres. Grand-oncle Ritiy est le dernier survivant de cette chasse.

— Alors, toi non plus, papa Kobo, tu n'as jamais vu de vrai lion ?

— Non, Toumbo, je ne sais du lion que ce que les Anciens en ont raconté.

— C'est peut-être une blague !

— Qu'est-ce que tu veux dire, Toumbo ?

— Les Anciens ont peut-être inventé cette histoire pour faire croire aux enfants qu'il y avait de vrais lions dans la forêt. Moi, je ne suis pas comme toi, papa Kobo. Je croirai en l'existence des lions quand j'en aurai vu un de mes propres yeux !

Toumbo soutient avec défi le regard noir que lui lance son père. Mbuya laisse échapper un bref ricanement. Les autres enfants se tiennent aussi tranquilles que possible. L'orage pourrait bien éclater et les colères de Kobo sont terribles. Mais Kobo ne se fâche pas. Il se lève et grogne :

— Les histoires des Anciens ne sont pas des blagues, et en particulier, celle du grand-oncle Ritiy, à qui vous devez tous le respect ! Que je n'entende plus jamais personne dire cela ! Allez, tout le monde au lit ! Demain est un autre jour.

Si cette nuit-là, les enfants s'endorment tout de suite, et rêvent, sans doute, de la chasse au lion, Kobo, lui, ne parvient pas à trouver le sommeil. Comment combattre le doute dans la tête de ce petit aux yeux brillants ? S'il ne cesse de contester la Parole des Ancêtres, ses frères et sœurs rallieront son camp et ce sera la fin du temps des histoires. Que deviendra le clan si ses histoires se perdent ?

Le lendemain, son labeur aux champs terminé, Kobo vient frapper à la porte de l'oncle Ritiy. Assis dans sa cour poussiéreuse, à l'ombre d'un mur, l'aveugle semble l'attendre :

— Sois le bienvenu, Kobo, Miel-de-Lune, mon neveu ! Dis-moi ce qui te tourmente.

— Vénérable grand-oncle, je suis soucieux. Toumbo, mon fils cadet, me fait tourner en bourrique.

Kobo rapporte au vieillard les incessantes questions de l'enfant à propos des vraies histoires et des histoires vraies. Ritiy l'écoute en gratouillant le sol de la pointe de son bâton.

— Qu'attends-tu exactement de moi, Kobo ?

— Un sage conseil, vénérable grand-oncle. Je ne sais plus par quel bout prendre ce gamin.

— Ton fils n'a besoin que d'une chose, c'est de se trouver nez à nez avec un lion. Envoie-le dans la forêt !

—Mais grand-oncle, je ne voudrais pas qu'il se fasse attaquer par une bête sauvage!

Le vieillard hausse les épaules, se lève et s'en va à tâtons ramasser les œufs de ses poules, sans plus prêter attention à son visiteur. Kobo, décontenancé, se précipite derrière l'aveugle et offre ses services :

—Je peux vous aider, grand-oncle?

Je me débrouille très bien tout seul. Toi, Kobo, va dans le grenier et ramène-moi le sac de toile kaki qui se trouve tout au fond, derrière les paniers.

Quand Kobo revient de sa fouille en ramenant le barda couvert de poussière et de toiles d'araignées, Ritiy est en train de faire cuire une omelette.

—Veux-tu partager mon repas?

—Avec plaisir.

—Et la sculpture, Kobo?

—Oh, en ce moment, je me bats avec le bois, il me résiste.

—Ça ne m'étonne pas. Laisse le bois te guider, Kobo. Il sait mieux que toi. Ne lui impose pas ta volonté, écoute-le!

Ritiy a vidé son écuelle.

—Veux-tu aller voir s'il reste un œuf quelque part dans un nid?

—Vous avez encore faim, grand-oncle?

—Fais ce que je te dis!

Kobo inspecte le poulailler et découvre un œuf encore chaud. Pendant ce temps, le vieillard a ouvert le sac de toile et en a extirpé son trophée de jeunesse : la peau du lion.

—Maintenant, écoute bien, Kobo! Demain matin, tu iras dans la forêt et tu t'y couvriras de la peau du lion. Tu chercheras l'arbre qui donne la sève blanche et tu te feras une ceinture de son écorce. Ensuite, tu casseras l'œuf que voici sur une termitière et tu sauteras trois fois dessus. A cet instant, tu prendras l'apparence d'un lion véritable. Pour le reste, je fais confiance à ton instinct paternel.

—Mais c'est l'histoire du lièvre Katwiy qui se change en éléphant! Vénérable grand-oncle, je sais que c'est une vraie histoire tissée de vérités, mais ce n'est pas une histoire vraie!

—Il y a une chose que tu ne soupçonnes pas encore, Kobo Miel-de-Lune, mon neveu à la voix mélodieuse : les vraies histoires que tu racontes chaque soir, autour du feu, à tes enfants, sont aussi des histoires vraies. Du moins pour ceux qui acceptent d'y croire... Bon, en voilà assez, c'est l'heure de ma sieste. Va-t-en, j'ai sommeil!

Kobo rentre chez lui, le cœur plein de tristesse. Assurément, le grand âge a rendu son oncle bien-aimé complètement gâteux. Cependant, pour ne pas peiner le vieux fou, il a pris la précaution d'emporter la peau du lion. Peut-être sa vue suffira-t-elle à convaincre Toumbo.

Le soir venu, Mbuya allume le feu comme à l'accoutumée, mais Kobo sirote sans fin son vin de palme et garde le silence. Les histoires le fuient, comme si soudain, elles refusaient de se laisser conter. Toumbo le tire par la manche :

— Papa Kobo, je ne voulais pas te fâcher. Simplement, je voudrais savoir...

— Moi aussi, je voudrais savoir, fiston!... Mais nous saurons! Demain est un autre jour!

A l'aube, Kobo secoue Toumbo, bien avant l'heure où sa mère le réveille d'habitude pour aller à l'école.

— Debout, fiston! Tu vas prendre une machette et aller au champ couper des cannes à sucre à ma place. J'ai à faire à la maison, ce matin!

L'enfant se frotte les yeux et geint :

— Pourquoi moi? Mbuya est plus grand!

— Mais tu es plus malin, et c'est à toi que je fais confiance!

D'un coup de reins, le gamin est sur ses pieds. Il s'asperge le visage d'un jet d'eau, enfle son short, empoigne la machette, attrape la sacoche dans laquelle son père lui a glissé une boule de manioc et le voilà parti, fringuant comme un jeune lièvre, avec l'espoir secret que tout le village n'aura d'yeux que pour lui.

Quelques instants plus tard, Kobo gagne la forêt par un raccourci, l'œuf en poche et la peau de lion dans son havresac. Il se met à la recherche de l'arbre qui donne la sève blanche et exécute point par point la recette du scarabée bousier en essayant de toutes ses forces de croire à l'impossible.

Le soleil est haut. Les cannes à sucre sont en tas sur le champ. Toumbo a bien travaillé. Son estomac réclame pitance; Il s'installe à l'ombre d'un arbre pour ouvrir sa sacoche, quand soudain un cri formidable, un cri jamais entendu, déchire la forêt toute proche :

« GRAOUW! »

Déjà l'enfant est debout, tout le poil hérissé, aux aguets comme un animal menacé.

Là-bas, les branches craquent, les feuilles s'écartent sur un muflé, des yeux

féroces luisent dans un fouillis de crins roux, des babines se retroussent sur des crocs gigantesques.

Toumbo détale. Il traverse le champ, rejoint le chemin, gagne la route. Il court sans se retourner. L'autre, croit-il, est sur ses talons, il feule dans sa nuque, il va lui briser l'échine, le broyer, le déchiqueter, le dévorer vivant... Non, voilà la première cabane, le village, la maison, la porte de la cour...

Toumbo s'écroule sur le sol poussiéreux, le cœur chambardé. Les voisins, qui l'ont vu traverser le village comme s'il était poursuivi par un ennemi invisible, accourent. Les femmes sortent de la maison.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Toumbo ?

— Qu'est-ce que tu as vu ?

L'enfant s'est assis. Il tremble comme un arbrisseau secoué par la tempête. Sa mère lui éponge le front. Sa tante lui apporte un gobelet d'eau. Il boit. Il sue. Il claque des dents. Ses yeux affolés cherchent un visage parmi les gens qui l'entourent.

— Mon père ? où est papa Kobo ?

Où est Kobo ? On se retourne. Ah, voilà qu'il ouvre la porte. Il était dans la maison. Mais comme il sue, lui aussi !

Kobo maîtrise à peine sa respiration. Il vient de revenir de la forêt par le raccourci, après s'être défait de son apparence de lion. Comme Toumbo a été plus rapide que lui pour regagner le village, il a fallu qu'il se glisse en catimini dans la maison par la porte arrière.

— Papa Kobo !

— Oui, fiston !

— Papa Kobo, j'ai appris quelque chose, aujourd'hui ! Les histoires vraies sont de vraies histoires !

— Moi aussi, j'ai appris quelque chose, aujourd'hui, mon fils ! Les vraies histoires sont des histoires vraies !

Les voisins, interloqués, se regardent. Alors, dans le silence général, éclate le rire tonitruant de l'oncle Ritiy-Gueule-Cassée, dont personne n'avait remarqué la présence, à l'ombre du vieux mur.

Le vieux a tant ri, que son rire résonne encore aujourd'hui, ici même, parmi nous. Si vous tendez bien l'oreille, vous l'entendrez vous aussi.

La Parole des Ancêtres est mystère infini.

Celui qui croit savoir n'a encore rien compris.

LE TRÉSOR DE MUKONG

Il était une femme qui s'appelait Mukong. Elle avait six enfants. Zabou était l'aînée.

Mukong possédait un trésor dont elle était très fière. C'était un gobelet, un gobelet doré, trouvé un jour de pêche, au creux de son filet. Elle ne s'en servait guère, sinon les jours de fête, et avait interdit aux enfants d'y toucher.

Or voilà qu'un matin, les amies de Zabou viennent frapper à la porte :

— Nous allons nous baigner et faire la vaisselle. Tu viens ?

— J'arrive !

Zabou empile dans la bassine toutes les assiettes sales qu'elle trouve dans la cuisine. Le gobelet doré aurait grand besoin d'un nettoyage, lui aussi. Zabou l'emporte avec le reste.

Pendant que les jeunes filles se baignent, la vaisselle trempe dans la rivière. Vient le moment de la laver.

— Où est le gobelet de ma mère ?

Le gobelet d'or a disparu. Elles cherchent en vain. Il est perdu.

Zabou pleure. Elle ose à peine revenir à la case. Il le faut bien, pourtant ! Elle avoue en tremblant. Mukong se met en colère :

— Où y a-t-il des braises, que je marche dessus ! Ah mon gobelet ! Mon gobelet d'or ! Mon seul trésor ! Va le chercher, fille maudite ! Ne reviens pas avant de l'avoir retrouvé !

Zabou retourne à la rivière, plonge dans l'eau, fouille la vase. Le gobelet est introuvable. Épuisée de chagrin, elle s'abandonne et se laisse glisser au fil de l'eau, comme une feuille morte. Elle tombe nez à nez avec un crocodile.

— Dis-moi, grand-père crocodile, n'as-tu pas vu passer un gobelet doré ?

— Va en amont, répond le crocodile.

Zabou remonte le courant. Elle nage et nage et nage tant, qu'elle tombe nez à nez avec un serpent d'eau.

— Dis-moi, grand-père serpent, n'as-tu pas vu passer un gobelet doré ?

—Va en amont, répond le serpent.

Zabou remonte le courant. Elle nage et nage et nage tant, qu'elle tombe nez à nez avec un ogre.

—Dis-moi, grand-père l'ogre, n'as-tu pas vu passer un gobelet doré?

—Va en amont, répond l'ogre.

Zabou remonte le courant. Elle nage et nage et nage tant, qu'elle arrive à la source. Sur une pierre, se chauffe une grenouille. Elle est vieille et puante, et couverte de gale.

—Dis-moi, grand-mère grenouille, n'as-tu pas vu passer un gobelet doré?

—Approche, fillette, viens me nettoyer de cette gale.

Zabou ramasse une brindille et se met à l'ouvrage avec des haut-le-cœur.

—Comme ça, tu n'y arriveras jamais! Je vais mourir, ne vois-tu pas? Fais-le avec tes dents!

Zabou obéit, se met à quatre pattes et gratte avec ses dents. Elle gratte et gratte et gratte tant, que bientôt la grenouille est guérie.

—Tu es courageuse, fille de Mukong! Viens avec moi, j'ai un cadeau pour toi.

La grenouille la conduit chez elle. Elle fait chauffer de l'eau et l'aide à se laver. Elle lui donne à souper, prépare un lit, l'invite à se coucher.

Le lendemain, elle la réveille:

—Suis-moi dans le grenier!

Dans le grenier, elle lui donne deux cornes d'antilope parfaitement identiques.

—N'écoute pas l'antilope rousse, fie-toi à l'antilope naine! Va, maintenant! Sur ton chemin, tu rencontreras trois maisons. Passe les deux premières, entre dans la troisième.

Quelle est la corne de l'antilope rousse, quelle est la corne de l'antilope naine? Zabou n'ose pas le demander. Elle remercie la vieille et s'en va sur le chemin, droit devant. Elle passe la première maison, elle passe la deuxième, elle entre dans la troisième.

La pièce est remplie de gobelets dorés pareils à celui de sa mère. Lequel prendre? Elle pose une corne à chaque oreille.

—Attrape n'importe lequel, susurre la première corne.

L'ENFANT D'ARGILE

—Approche-toi et tends le bras, murmure l'autre. Attends que ta main tremble.

—C'est toi que j'écouterai, lui répond la jeune fille, en approchant des étagères, tu es la corne de l'antilope naine.

Quand elle sent trembler sa main, Zabou, tout de suite, s'empare du premier gobelet qui se trouve à sa portée.

—C'est très bien, tu as réussi!

Qui a parlé? Elle se retourne, trouve à ses pieds, pagnes, bracelets, colliers, colifichets de toutes sortes.

—Tout est à toi, Zabou, dit encore la voix invisible.

Zabou ramasse ses cadeaux, et le précieux gobelet serré contre son cœur, elle rentre chez elle.

Mais depuis son départ, des jours et des semaines ont passé. Elle retrouve Mukong habillée de lambeaux:

—Qu'importe ce gobelet! mon seul trésor c'est toi! Je te retrouve enfin!

Elle quitte ses oripeaux et se revêt d'un pagne qu'a rapporté sa fille de ce très long voyage.

L'OGRE

Il était une fois un enfant aux yeux voilés, aux jambes inutiles. Il s'appelait Kangwi. Le monde n'était pour lui qu'une masse grise et molle peuplée de bruits étranges, et tout lui faisait peur.

Dans le village, on fuyait ses parents, comme si le malheur qui le frappait était le signe d'une faute cachée.

Un jour, ces pauvres gens, accablés par la honte, décidèrent d'aller vivre seuls au milieu de leurs champs. Ils construisirent une hutte et tandis qu'ils travaillaient, ils y laissaient l'enfant, bouclé derrière la porte.

— Babaya! Babaya!

Dans la hutte, le garçon tremble. Quelqu'un approche. Son pas est lourd et sa voix caverneuse: c'est un ogre!

— Sors de là, Kangwi, montre-toi!

— Je ne peux pas! Je suis l'enfant aux yeux voilés, aux jambes inutiles!

L'ogre dénoue la liane qui ferme la porte, entre, attrape l'enfant et le jette dans la lumière éblouissante de midi. Il lui décolle les yeux avec de la salive, lui donne sur le cul une claque phénoménale et hurle:

— J'ai faim! Grimpe au palmier, va me cueillir des noix!

D'un bond, Kangwi est sur ses pieds. Il se hisse dans l'arbre, cueille les noix de palme et les lance sur le sol. L'ogre s'assoit et mange.

Accroché à l'arbre, l'enfant émerveillé admire le monde pour la première fois. Il chante:

*Mamé, mère Kangwiang
Papé, père Kangwiang
J'ai deux yeux pour regarder
J'ai deux jambes pour marcher.
Mamé est dans la vallée
Papé est dans la forêt
Et moi, regard allumé,
Je suis en haut du palmier.*

L'ENFANT D'ARGILE

La chanson est au goût de l'ogre :

— Babaya! Babaya!

Il martèle le sol, lance les bras au ciel, rigole gueule ouverte, se roule dans la poussière, réclame encore des noix, recommence à bâfrer et soudain s'arrête net :

— Descends, j'entends ton père et ta mère qui rentrent.

— Je veux rester ici!

— Descends, je te dis! Je reviendrai demain!

Kangwiw obéit. L'ogre lui ferme les yeux, prend la force de ses jambes, l'enferme dans la hutte et menace, avant de détalé :

— Si tu parles à ton père, tu ne me reverras plus!

— Qui a cueilli et mangé toutes ces noix! grogne le père.

— Ce n'est pas moi, papa! Je suis l'enfant aux yeux voilés, aux jambes inutilés!

Le lendemain, ses parents à peine partis, Kangwiw entend gronder la voix puissante :

— Kangwiw, où es-tu?

— Je suis dans la hutte!

— Sors!

— Je ne peux pas, grand-père. Je suis l'enfant aux yeux voilés, aux jambes inutilés.

L'ogre dénoue la liane, ouvre la porte, empoigne Kangwiw, lui décolle les yeux et lui botte le derrière :

— J'ai faim!

Le gamin aussitôt, bondit dans le palmier et détache des noix. L'ogre mange et Kangwiw chante. Kangwiw chante et l'ogre danse. La fête dure jusqu'à ce que s'annonce le retour de père.

— Qui a cueilli et mangé toutes ces noix, c'est toi, Kangwiw?

— Papa, tu le sais bien, je suis l'enfant aux yeux voilés, aux jambes inutilés.

Chaque jour, l'ogre vient et Kangwiw se soûle de vie au grand soleil. Peu à peu, son cœur s'affermite et il ose, un beau soir, se confier à son père :

— Chaque matin, un ogre vient me délivrer du Grand Obscur et me demande de lui cueillir des noix. Quand il est repu, il me recolle les yeux et s'enfuit.

— Nous verrons ça demain, répond le père en chargeant son fusil.

L'ENFANT D'ARGILE

Le lendemain, au lieu d'aller travailler aux champs, le père et la mère se cachent dans un buisson :

— Babaya ! Babaya ! Où es-tu Kangwiy ?

— Je suis à l'intérieur !

— Comment te sens-tu ?

— Joyeux, grand-père, comme chaque fois que tu me rends visite !

L'ogre dénoue la liane, fait sortir le gamin, lui décolle les yeux, lui botte les fesses :

— J'ai faim, va me cueillir des noix !

Derrière son buisson, la mère de Kangwiy pleurniche :

— Mon petit a les yeux ouverts ! Mon petit marche sur ses jambes !

— Tais-toi donc, dit le père.

Kangwiy a coupé un régime de noix, il l'a jeté à l'ogre et l'ogre se régale.

Kangwiy chante et fait signe à son père. Le père vise, l'ogre tombe.

— Kangwiy, pourquoi m'as-tu trahi ? gémit-il.

Le père tire encore et cette fois, tue le monstre.

A la saison des pluies, la famille regagne le village. Les gens sont étonnés de revoir Kangwiy droit sur ses jambes et les yeux pleins de vie. Aujourd'hui encore, ils se demandent où le père et la mère ont trouvé le remède qui a guéri l'enfant, car de l'histoire de l'ogre, aucun des trois n'a jamais soufflé mot.

LE FRUIT ROUGE

C'est une jeune fille qui s'appelle Kalumba. Elle est gauche, un peu timide, elle n'a pas trouvé de mari. Les gens se moquent d'elle, sa propre mère aussi :

— Alors, à quand la noce ? Tu attends l'âge d'être grand-mère ?

Elle ne se fâche pas.

— Chaque chose en son temps, répond-elle. Ne vous inquiétez pas, vous serez de la fête.

Un jour, Kalumba est partie dans la forêt cueillir les fruits rouges du gingembre. Elle remplit tour à tour son panier et sa bouche. Un peu plus, à vrai dire, sa bouche que son panier... Sur une branche, à ras de terre, se balance dans le vent, un fruit énorme, juteux et rouge à point. Elle tend la main pour l'arracher, ouvre déjà la bouche pour l'avaler, mais le fruit dit d'une voix douce :

— Prends soin de moi, Kalumba, je ferai ton bonheur !

Alors elle s'agenouille, détache le fruit qui parle avec précaution, le pose soigneusement dans son panier et retourne aussitôt chez elle.

Elle vit dans une hutte qu'elle partage avec ses petites sœurs.

— Allez dormir ailleurs, leur dit-elle. J'ai pris la fièvre, vous allez l'attraper !

Les sœurs se sauvent chez leur mère. Kalumba bloque la porte avec une grosse pierre, étend son plus beau pagne sur le lit et se couche, en posant le fruit rouge au creux de son bras.

Au milieu de la nuit, une voix chuchote à son oreille :

— Réveille-toi, Kalumba !

Elle ouvre les yeux. Un beau jeune homme est debout près du lit.

— N'aie pas peur, Kalumba. Je suis né du fruit rouge pour venir t'épouser. Je te rendrai heureuse jusqu'au bout de ta vie. Il faut seulement que tu veilles à ne pas me faire boire le jus rouge du gingembre, sinon tu me perdras.

— J'y serai attentive !

— C'est bien ! N'en dis rien à personne, ce sera notre secret.

Il lui offre un ruban en gage d'épousailles et se couche sous le pagne pour dormir avec elle.

L'ENFANT D'ARGILE

Le lendemain, Kalumba frappe à la porte de sa mère.

— Maman, étends des nattes sur le sentier, invite les voisins, prépare le festin !
Je me marie demain !

On tue des poules et un mouton, on accommode les légumes. Tout le village est invité à la noce.

On mange, on boit, on chante, on danse, on jase :

— C'est un bien beau gars !

— Où l'a-t-elle déniché ?

— Qu'est-ce qu'il lui a trouvé ?

L'homme sorti du fruit rouge est un époux modèle. En deux ou trois semaines, il remplace la hutte par une maison de terre. Puis il fabrique des meubles : un lit, une table, des fauteuils. Kalumba s'occupe du ménage. Elle chante toute la journée, comme une tourterelle. Inutile de dire qu'elle est devenue belle. Son ventre s'arrondit. Il lui vient un petit. Tout est joie dans sa vie. Elle aime son mari, elle l'aime éperdument et il l'aime aussi. Et ils aiment l'enfant.

Leur bonheur est si grand que les voisins se sentent le cœur en fête rien qu'à les regarder. Il n'y a que la mère, allez savoir pourquoi, qui crève de jalousie.

Un jour, Kalumba veut aller à la pêche. Elle a très envie de poisson, mais la rivière est loin. Il faudrait qu'elle s'absente du matin jusqu'au soir. Elle va trouver sa mère :

— Pourrais-tu préparer le repas de mon homme, à midi ?

— Bien sûr. Qu'est-ce qu'il aime ?

— Tout ! Sauf le jus de gingembre.

A midi, la belle-mère appelle son gendre à table et pose devant lui, avec la nourriture, un gobelet de jus de gingembre bien frais. L'homme sorti du fruit rouge ne touche pas au repas. Il se lève, va chercher son enfant et quitte le village.

Sur le sentier, il chante :

Je m'en vais, Kalumba,

Je m'en vais.

J'emmène mon enfant.

Je te laisse ton ruban.

L'ENFANT D'ARGILE

Au bord de la rivière, Kalumba ne peut entendre sa voix, mais elle sent comme un pieu qui lui perce le cœur et elle crie :

— Mon mari souffre. Ma mère a fait du mal à mon mari !

Elle laisse ses filets. Elle court vers le village. En haut de la colline, elle entend la chanson et elle crie :

— Mon mari, n'abandonne pas ta Kalumba !

Mais l'homme se transforme en oiseau et s'élève dans le ciel en emportant le bébé dans ses serres :

Je m'en vais Kalumba

Je m'en vais

J'emmène mon enfant

Je te laisse ton ruban.

Elle crie :

— Mon mari, n'abandonne pas ta Kalumba !

L'oiseau est arrivé à la hauteur du vol de l'épervier. Il monte encore. Elle crie :

— Mon mari, n'abandonne pas ta Kalumba !

L'oiseau est arrivé à la hauteur du vol de l'aigle. Il monte, il monte encore. Kalumba tombe à genoux et elle crie, les deux bras levés vers le ciel :

— Reviens, mon mari sorti du fruit rouge ! Ton cœur est-il si dur ? Ne sais-tu pas combien tu es aimé ?

Alors l'oiseau se transforme en pierre et la pierre tombe au fond d'un lac.

Kalumba court vers le lac, elle y plonge et disparaît.

Elle n'est jamais remontée, ni l'homme, ni l'enfant.

On dit que là-dessous est un royaume rouge où ils vivent, tous les trois, loin des regards du monde.

LA CHIENNE

Un homme a une femme, il a une chienne aussi. Le ventre de la femme est arrondi, les flancs de la chienne aussi.

Un beau matin, la femme accouche d'un garçon et la chienne met bas six chiots.

Sept jours se passent. La viande manque.

L'homme part à la chasse en emmenant la chienne. Elle attrape sept mangoustes. Il remplit son carnier.

De retour à la case, l'homme dépèce le gibier, allume le feu, affûte les broches. La chienne se serre contre sa jambe. Elle tremble. L'homme l'écarte d'un coup de pied et met la viande à cuire.

L'odeur de la grillade se répand dans la cour. La chienne s'approche une nouvelle fois. Elle lèche la main de son maître. Il l'envoie dinguer dans la poussière et invite sa femme à prendre place à table.

La chienne se réfugie dans la niche où dorment ses petits.

L'homme et la femme se gavent de bonne chair. La graisse leur dégouline sur le menton. Mais voilà qu'un chiot vient japper à leurs pieds :

— Maman a faim ! Donnez-lui sa part !

L'homme le frappe d'un coup de trique sur le museau.

— Tu as entendu, dit-il à son épouse, un chien qui parle !

— Il n'a fait que gémir, répond la femme, la bouche pleine.

L'un après l'autre, les chiots viennent tous quémander pour leur mère une part de nourriture, et ils reçoivent tous du bâton sur le nez.

L'homme pourtant s'inquiète :

— Depuis quand les chiens ont-ils appris à parler ?

Et la femme répond :

— Ils n'ont fait que couiner !

La chienne vient à son tour rôder près du festin :

— Maître, donne-moi ma part de gibier ; ta femme a un enfant au sein, j'ai six petits à la mamelle.

L'homme lève son bâton. La bête esquivé le coup, renverse la marmite et dévale en emportant la viande.

— Elle parle aussi !

L'ENFANT D'ARGILE

— Elle n'a fait qu'aboyer!

— Je te dis qu'elle parle! Cette chienne est un démon, ses six petits aussi!
Demain, je les tuerai!

— Laisse, elle n'a fait que voler quelques os à ronger!

Mais l'homme est sans pitié. Ce qui est dit est dit. Le lendemain matin, il empoigne son fusil et s'en va à sa sale besogne.

Il revient dans sa hutte. Sa femme est en sanglots.

— Eh bien, qu'est-ce que tu as? Tu pleures ces sales cabots?

— C'est notre fils, mon homme! Je l'avais dans les bras. Tu as tiré dehors, il a fait « ouf » et il est mort.

LA VEUVE DOUCETTE

Korong, dit le Coriace, corbeau de son état, a tant perdu au jeu qu'il est criblé de dettes. Ses créanciers le harcèlent, la prison le guette. Cherchant un moyen sûr de se tirer d'affaire, il s'astique le bec, se lustre le jabot, se pique une fleur rouge au revers du plumage et gagne à tire d'ailes l'autre rive du Grand Fleuve.

Il frappe à la porte de la veuve Doucette, une dodue colombe dont l'époux, l'an dernier, piégé par des gamins, finit à la casserole.

— Bonjour, ma belle dame ! Me feriez-vous la charité d'un gobelet d'eau ? J'ai le gosier si sec que, kraat, ma voix s'éraille !

Dans sa sombre livrée, l'inconnu a si fière allure qu'une étincelle s'allume dans l'œil de la rombière.

— Rouou... J'ai bien mieux que de l'eau, roucoule-t-elle. Prenez la peine de poser là votre séant !

Elle avance une chaise, se retire le temps d'un lissage de plumes, apporte une carafe remplie de vin de palme et s'installe face à l'hôte. De roucoulements en croassements, la conversation roule et tangué et de badineries en flatteries, va glissant à la confiance. Doucette évoque Doudou, son cher et tendre, écrabouille une larme sur sa joue rebondie, se plaint des jours trop longs, des nuits trop moites et du silence. Korong s'invente des peines de cœur, un amour naufragé, une vie de célibat à regretter l'amie... Elle se lève, s'affaire à la cuisine, le reçoit aux chandelles, sort le tabac et l'eau-de-vie. Au dessert, il avoue quelques ennuis d'argent. Passagers, toutefois, ses affaires sont saines, mais il lui manque fâcheusement quelques liasses fraîches pour gagner un marché. Connaîtrait-elle, par chance, une personne désireuse de faire un bon placement ?

— Combien faut-il, dit-elle ?

— Une paille ! Enfin, une brique !

Doucette réfléchit. Cent mille francs, c'est tout ce qu'elle possède, dans son petit bas de laine, économisé sous par sous par Doudou et elle-même. Lui déjà est debout, il a dit-il, trop abusé !

— Où iras-tu en pleine nuit ? Tu ne trouveras pas à te loger !

— Qu'importe ! Je ne fais pas tant de cas de ma personne. Je dormirai, s'il le faut, à la belle étoile !

— Reste donc avec moi ! Je n'ai qu'un lit, mais il est vaste !

Il accepte sans se faire davantage prier et la chandelle éteinte, s'arrange pour honorer la dame comme il se doit.

Le lendemain, elle le réveille d'une roucoulade dans le cou. Sur le plateau d'argent, à côté du café fumant, elle a posé les cent mille francs.

Il les empoche prestement.

— Je te les rendrai au plus vite ! Avec les intérêts, comme de juste !

— J'y compte bien. Je ne suis pas riche. Je vis très chichement !

Il ne s'attarde pas. A peine un compliment et le voilà parti.

Doucette flotte quelques jours dans le souvenir ému des moments partagés. Puis elle se met à espérer un message, un mot tendre, une visite impromptue.

Elle attend. Elle attend patiemment. Vraiment très patiemment. Un an se passe et deux. Elle fait alors la connaissance, au banquet annuel des pigeons voyageurs, d'un beau mâle en veuvage. Elle songe à convoler pour la seconde fois. Mais, misère, elle n'est pas seule en piste. Bien loin s'en faut, hélas ! Monsieur est courtoisé par plus d'une rentière. Son argent, cette fois, lui serait bien utile, pour compenser les charmes qu'elle sait avoir perdus. Mais de l'ingrat Korong, toujours pas de nouvelles. Il venait, disait-il, de par-delà le fleuve. Elle ira l'y chercher !

Doucette est descendue dans le premier village qui s'offrait à sa vue. Sur la petite place, la voilà aussitôt entourée d'oiseaux noirs.

— Où est Korong, dit-elle, celui qui, autrefois, m'emprunta cent mille francs ?

— Kraat ! Kraat ! Qui de nous est Korong ? criaillent les corbeaux, tournant la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, en se dévisageant.

Elle les regarde l'un après l'autre. Comme sortis d'un même moule, ils se ressemblent tous. Elle en a le tournis. Ses yeux s'embuent de larmes. Elle reprend son envol au milieu des sarcasmes et retourne chez elle, pleurer l'argent perdu, si sottement perdu.

LUBA, LA GRANDE DÉVOREUSE

Il s'appelle Yombo. C'est, à vrai dire, un homme assez ordinaire, sinon qu'il s'est mis en tête d'épouser une créature d'une beauté sublime. A vingt-cinq ans, il est toujours célibataire, et sa vieille mère, lasse d'héberger cet éternel adolescent, se lamente :

—J'ai fait mon temps, Yombo ! Trouve-toi une femme, que je puisse finir mes jours en paix !

Yombo a déjà écumé en vain tous les villages de la région, à la recherche de l'oiseau rare qui ferait son bonheur. Il décide donc de pousser plus loin. Il traverse le fleuve. Il voyage longtemps de village en village, et comme tout finit par être donné à qui patiente assez, il aperçoit un jour celle dont il a toujours rêvé. C'est à une fête Bobongo. Elle danse au son du tambour à fente, comme une lionne en chaleur.

—Qui est-ce ? demande-t-il, la voix rauque.

—Luba, lui répond-on.

Luba domine de plus d'une tête les autres filles du clan. Son corps majestueux semble avoir été taillé dans un tronc d'ébénier, ses yeux miroitent comme deux flaques courtisées par le soleil, et quand roulent les cascades sombres de son rire, ses lèvres charnues dévoilent une denture éclatante et pointue.

Luba n'est pas mariée. Yombo envoie à la famille, un témoin chargé de flèches, de bagues de cuivre, de bracelets d'argent et d'un collier de perles bleues et blanches venues d'Amsterdam. En signe de consentement, Luba prend le collier et se l'attache autour du cou. Yombo a oublié le proverbe qui dit : « N'achète pas de sel avant de l'avoir léché ! ». Il embarque dans sa pirogue la fiancée, ses casseroles et ses chèvres et s'en revient chez sa mère, faire la noce à grands frais.

C'est une fête magnifique. Yombo jubile. Pas un mâle, du gamin pubère au vieillard rongé par la lèpre, qui n'ait louché peu ou prou sur les appâts de la mariée. Et les amis de plaisanter en lui assénant de grandes tapes dans le dos :

—Tu vas avoir de la besogne, mon vieux! Si tu as besoin d'aide, tu peux compter sur les copains!

Les tambours se sont tus, le dernier feu est éteint. La nuit est moite. Dans la case toute neuve, Luba est couchée sur le lit nuptial. Elle a gardé son pagne, serré autour des hanches. Yombo, le sexe triomphant, arrache d'un geste brusque le nœud du vêtement et approche une main de la mystérieuse entrée du royaume des délices. Il est puni d'un coup de dent si aigu qu'il lui troue la paume. Luba, cabrée, toutes griffes dehors comme un fauve en colère, souffle d'une voix âpre :

—Pour mon ventre, tu n'as pas payé le prix! Depuis l'enfance, je ne mange que des oiseaux! Va me chercher des oiseaux, autant d'oiseaux que je peux en avaler, et je t'ouvrirai mes cuisses.

Chassé de la chambre, Yombo se couche en chien de fusil sur la terre battue de la cuisine. Il ne dort pas. A l'aube, il quitte le village, l'arc en bandoulière, glane dans un champ, au passage, un épi de maïs oublié, et prend le chemin de la forêt.

Tout n'est que roucoulements, sifflets et bruissements d'ailes dans ces bois majestueux. Des milliers d'oiseaux aux plumes irisées se délectent de nectar et de baies dans les frondaisons géantes. Ils se moquent bien de ces grosses graines jaunes, de cette nourriture de poules que l'homme leur jette en appât.

Kissessa, kissessa!
Bo, bo, c'est Yombo!
Couroucou, c'est l'époux, de Luba l'époux!
Cress, cress, de l'ogresse!
Qui veut nous plumer la tête!
Qui veut nous croquer le cou!

Yombo est sourd au langage des oiseaux. Il ne songe qu'à faire chanter, tout à l'heure, dans l'intimité de la case, sa petite flûte à lui, son pipeau d'entrejambes. Il se met à l'affût et comme il est tenace, il parvient à piéger, à force de patience, six ou sept perdrix égarées et bien grasses. Il tresse en hâte un panier dans une feuille et court chez lui apporter le butin.

Luba se précipite sur le gibier, sans un égard pour le chasseur. Elle plume, elle éventre, elle vide. Elle farcit d'herbes, elle boucane. Et elle mange. Toute la nuit,

elle se délecte de chair fondante. Yombo attend éperdument sa récompense sur le seuil de la cabane. Au petit matin, il tente une approche timide. Le feu est éteint. Assise dans les cendres, le museau graisseux et l'œil lourd, Luba suce la moelle des os. Il effleure du bout des doigts la longue nuque, esquisse un début de caresse. Elle s'esquive d'un bond, se retourne, rugit :

— Comment oses-tu prétendre me toucher ? Je suis affamée ! Tu me nourris de la chair fade de poules à demi sauvages ! Je veux des oiseaux, des vrais, de ceux qui croquent comme des friandises.

Cette fois, Yombo emporte des filets. Il les tend, invisibles, dans le feuillage dense, là où les fleurs exaltent des odeurs de miel. Bernés, les oiseaux se jettent par centaines dans le piège. C'est une chasse miraculeuse, de quoi nourrir la tribu entière pendant au moins une semaine. Yombo revient à la maison harassé, les jambes lacérées par les épines, mais le bas-ventre gonflé d'espérance.

A l'aube, il ne reste des oiseaux, qu'un amas duveteux de plumes bariolées et Yombo, épuisé par la vaine attente, s'est assoupi dans la poussière. Il est réveillé d'un coup de pied au derrière.

— J'ai faim ! Va me chercher des oiseaux !

Et c'est ainsi jour après jour, semaine après semaine. Yombo piège tous les *soui-souis*, il capture tous les *touracos*, il étrangle tous les *couroucous*, mais pas une fois la grande dévoreuse ne lui accorde ses faveurs.

A bout de patience, il monte un matin dans sa pirogue et s'en retourne par-delà le fleuve, trouver son beau-père :

Si vous m'aviez dit qu'elle ne mangeait que des oiseaux, jamais je ne l'aurais épousée !

— Des oiseaux ? En voilà une histoire ! Ici, elle mangeait de tout, comme tout le monde ! Elle te fait tourner en bourrique, mon gendre ! Sois plus ferme !

— Tu oses revenir les mains vides ? Où sont mes oiseaux ?

— Finis, les oiseaux ! Je viens de chez ton père et je sais tout. Tu n'es qu'une menteuse. Désormais tu te nourriras de choses ordinaires, sinon je te répudie.

— Pourquoi te fâches-tu, mon mari ? Viens arroser ta terre en friche !

Luba a soulevé les pans de son pagne et offre à voir ses seins plus désirables que des papayes mûres, et la faille velue de sa grotte d'amour.

L'ENFANT D'ARGILE

Durant trois jours et trois nuits, la case bourdonne de murmures, de cris rauques, de sanglots, de piaulements et de râles.

— Mon mari, tu m'as si bien besognée que tu as semé un enfant dans mon ventre!

— Tu es sûre?

— Je le sens déjà qui bouge! Ah, l'envie me prend de manger des oiseaux! Des quantités d'oiseaux! Va me chercher des oiseaux!

Ébloui d'amour, Yombo part aussi vite que le portent ses jambes. Il s'enfonce dans la forêt devenue muette. Plus une trille, plus un pépiement. S'il est des survivants parmi la gent ailée, ils se terrent à son approche. Mutilant des lianes grosses comme le bras, il trace son chemin à la machette vers les profondeurs obscures, là où jamais homme ne s'est aventuré. Au terme d'un valeureux corps à corps avec la luxuriance végétale, il découvre une trouée claire, baignée de soleil.

A la saignée d'un fragon aux feuilles griffues, il collecte assez de glu pour en badigeonner un solide bâton. Il installe son piège sur l'herbe et se cache dans les fourrés.

Soudain le soleil s'éclipse. Un oiseau à l'envergure prodigieuse plane au-dessus de la clairière. Yombo retient son souffle. L'oiseau s'abat brusquement, et serres en avant, s'agglutine au bâton. Yombo se précipite vers la proie fabuleuse, mais à peine a-t-il lui-même touché le morceau de bois, que le roi des oiseaux, d'un coup d'aile vengeur, reprend son essor et s'envole, entraînant avec lui pour toujours, au fin fond du firmament, le chasseur impudent.

Luba, la grande dévoreuse, fut chassée du village. On dit que de retour chez son père, elle accoucha d'un plein panier d'oiseaux criards et bigarrés, qui ont tant piaillé autour de sa tête qu'elle en est devenue folle et s'est noyée dans la rivière. On dit cela. On dit aussi qu'entre l'homme et les bêtes existe un très ancien pacte de chasse que nul ne peut impunément transgresser.

L'ENFANT D'ARGILE

Espérance est une femme dont le ventre n'a jamais abrité le tumulte d'une vie nouvelle. Quand elle regarde s'éclabousser de poussière, sur la parcelle devant les cases, les bambins nus des voisines, des larmes tièdes roulent sur ses joues et le vent entend sourdre de ses lèvres un murmure plaintif :

— Pourquoi pas moi ? Si j'avais un petit, comme je saurais le choyer !

Un jour, Espérance est à sa lessive, au bord de la rivière. Le linge foulé, battu, rincé, tordu, repose dans le panier. Elle s'est lavée, elle aussi, frottée de cette huile odorante aux fleurs rouges qui satine si joliment la peau des femmes, et reste là, encore un peu accroupie, tranquille, bercée dans les rires mêlés du soleil et de l'eau vive. Sa main glisse vers la terre humide de la berge, agrippe une motte, et de la fine lézarde de son cœur, bruisse comme d'une source neuve, un chant très doux :

*Si j'avais un petit, l'oh, loo, si j'avais un petit,
Je l'appellerais Bibi, l'oh, loo, je l'appellerais Bibi ;
Il serait mon soleil, l'oh, loo, la lumière de ma vie,
Si j'avais un petit, l'oh, loo, si j'avais un petit.*

Sa main gauche vient rejoindre sa main droite, ensemble elles pétrissent l'argile molle, l'étirent, la triturent, la malaxent, et peu à peu, sous les doigts agiles, vient au monde un enfant de terre. Espérance le couche parmi le linge humide et regagne le village, son fardeau sur la tête. Elle dépose la statuette sur un clayon de bois, au grand soleil, face à la porte, et dit en lui caressant la joue :

— Sèche, Bibi ! Tu seras mon enfant à moi, l'enfant d'Espérance !

Le lendemain matin, en sortant sur son seuil, Espérance entend une voix fluette qui l'appelle :

— Maman, j'ai faim !

L'enfant d'argile est devenu vivant. Espérance ne cherche pas d'explication au prodige. Elle prend le petit dans ses bras, ouvre son corsage et glisse dans la bouche avide, son mamelon gonflé du lait de l'amour.

Voilà donc Bibi qui boit et mange et parle et joue et trotte et chante comme un enfant de chair. Il reste cependant fait de terre crue et l'eau le ferait fondre. Espérance prend bien garde qu'il ne se mouille. Elle veille sur lui sans cesse et tant que dure le beau temps, tout va bien. Mais à l'approche de la saison des pluies, lorsqu'il lui faut besogner aux champs, elle doit se résoudre, par crainte d'une averse subite, à laisser l'enfant à la maison.

Donc, un jour, Bibi est seul. Dehors, sur la parcelle, le grand Yoyo et ses six frères, les fils de la voisine, préparent une petite expédition. Ils l'appellent :

— Viens avec nous, Bibi ! Nous allons construire une cabane dans les bois et jouer à la chasse.

— Non, maman m'a interdit de sortir à cause de la pluie !

— Mais il ne pleut pas ! Regarde comme le ciel est bleu !

Bibi aimerait accompagner ses amis, mais il hésite, il a peur :

— Tout de même ! Si la pluie venait ?

Ne t'inquiète pas, assure Yoyo, je prendrai soin de toi.

Bibi fait confiance à ce grand gaillard qui a déjà trois poils au menton et voilà les sept gamins de chair et le gamin de terre sur le chemin qui mène au bois. Ils courent, ils chantent, ils rient, ils se bousculent. De gros nuages mauves s'amoncellent au-dessus de leurs têtes. Ils ne s'en aperçoivent pas.

Lorsque tombe la première goutte, les dernières huttes du village sont loin.

— La pluie, vite à l'abri, suivez-moi, crie Yoyo en ramassant le plus jeune de ses frères.

Le ciel en un instant se débonde.

— Attendez-moi, hurle l'enfant d'argile.

Il est bien trop pataud pour courir comme les autres. Mais personne ne se soucie de lui. Le grand Yoyo, son frère sur les épaules, fuit, en tête de la bande, à grandes foulées, vers une logette dans le feuillage.

Bibi sent ses petits pieds qui se soudent à la terre détrempée du chemin. La pluie délaie ses cheveux et son dos, dilue ses doigts et ses orteils, gâche ses épaules et son ventre rond, dissout ses joues tendres et son menton pointu. Il ne peut plus rien, sinon chanter, de toute la force de son petit cœur de terre :

*Espérance, ma mère
Le ciel est en colère
La pluie ronge mon dos
La pluie suce mes os*

L'ENFANT D'ARGILE

*Petite mère Misère
Ton enfant fait de terre
S'en va, s'en va l'eau,
Ton Bibi s'en va,
Ton Bibi l'oh, loo
S'en va l'eau
S'en va, s'en va l'eau.*

Dans son champ de manioc, Espérance entend la chanson. C'est son cœur qui l'entend, ses oreilles ne le peuvent. Elle court à s'en déchirer les poumons, mais elle arrive trop tard. A l'orée du bois, il ne reste de Bibi qu'un amas de boue informe, qui se dénoue en rigoles brunes sur le chemin rouge.

Espérance rentre dans sa case et ferme la porte. De ses yeux coulent plus de larmes que de pluie n'est tombée ce jour-là du ciel. Et les semaines passent, trop lourdes pour la femme de chair qui ne peut se défaire en rigoles de boue comme l'enfant perdu.

Un jour, on vient frapper à cette porte qui ne s'ouvre plus. C'est la voisine, la mère du grand Yoyo et des six autres. Elle porte dans ses bras son huitième enfant qui vient de naître et le tend à la solitaire :

— Il est à toi, Espérance, je te le dois, je te le donne. Appelle-le Bibi, si tu veux, comme l'autre.

Etait-ce un autre, ou seulement l'enfant d'argile revenu ? Allez savoir ! A l'infini désir d'amour, répond tôt ou tard l'Amour Infini.

PÉPITE DE SOLEIL ET PÉPIN DE LUNE

Il advint qu'une nuit jubilante d'étoiles, dans un village de la brousse, une femme accoucha d'un couple de jumeaux. Le lendemain matin, Ritiy-Tête-Blanche, le très vénéré patriarche du clan, ordonna qu'on célèbre par des danses et des chants, ce présent sacré du Très-Haut. La fille reçut le nom de Pépite de Soleil et le garçon fut appelé Pépin de Lune.

L'enfance est douce aux deux petits. Ils mangent à la même écuelle, se baignent dans la même eau, rient des mêmes sottises et s'endorment, serrés dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils s'étaient jurés éternelle allégeance, avant même de sortir du ventre de leur mère.

Arrive le temps de la première initiation. Quand il revient de ces trois nuits passées au fond des bois, avec les garçons de son âge, à écouter la Parole des Anciens, à la lueur vacillante des flambeaux, Pépin de Lune demande à voir son père :

- Auteur de mes jours, ô mon père bien aimé, je désire prendre femme.
- Bien mon fils ! Pars à sa recherche, je préparerai la dot et serai généreux.
- La dot est inutile. Ta générosité me sera suffisante.
- Que veux-tu dire ?

Accorde-moi la main de Pépite de Soleil, ta fille aux belles joues. Nul au monde jamais, ne saura la chérir, autant que moi, son frère.

— Pépin de Lune, fils adoré, je sais combien vous vous aimez, mais nos lois ancestrales interdisent l'union entre un frère et sa sœur. Si tu veux te marier, cherche une autre compagne.

— Jamais je n'épouserai d'autre femme que ma sœur, jamais non plus ma sœur ne prendra d'autre époux que moi-même, son frère. Nous en avons fait le serment.

- S'il en est ainsi, vous resterez tous deux célibataires !

Deux ou trois ans se passent. Qui voit Pépin de Lune voit Pépite de Soleil. Qui voit pépite de Soleil voit Pépin de Lune. Ils partagent chaque instant sans enfreindre toutefois l'interdit qui sépare leurs corps comme le fil d'une lame. Mais une ombre sournoise assombrit peu à peu l'éclat de leur regard. La maladie

creuse son lit. La fièvre éclate un soir, elle les secoue trois nuits. Au quatrième matin, Pépite de Soleil est morte et Pépin de Lune est guéri.

La famille prépare les funérailles. Les femmes se lamentent haut et fort. Les hommes se mouchent plus souvent qu'à leur tour. Seul pépin de Lune ne verse aucune larme. Son regard s'est durci d'une étrange lueur. Il va trouver sa mère :

— Qu'on me couse un linceul, qu'on creuse un double trou ! Je veux être enterré aux côtés de ma sœur !

La pauvre femme caresse très tendrement le front têtu de l'enfant qui lui reste :

— Elle est morte, mon fils ! Tel était son destin ! Aussi cruel qu'il te semble aujourd'hui, le tien te veut vivant !

— Nous sommes venus au monde ensemble, nous en repartirons ensemble. Je ne laisserai pas seule, sur la route des morts, Pépite de Soleil, ma jumelle bien-aimée !

Le jour de l'enterrement, le père enferme son fils dans la hutte et boucle la porte avec une liane. Mais le jeune homme brise le mur de sa prison, court au cimetière et se jette dans le trou à côté du cadavre. Impossible de l'en faire ressortir. La nuit se passe à supplier. Il faut pourtant combler la fosse ! Le père s'en va quémander l'aide de Ritiy, le patriarche. Le vieillard à la tête blanche se gratte longuement le menton et dit :

— Qui de nous est entré, serait-ce un seul instant, dans leur coque de chair pour comprendre les liens, qui unissent en secret, ces deux âmes jumelles ? Nous avons interdit le mariage de Pépin de Lune et de Pépite de Soleil, par respect pour nos lois. Ne leur refusons pas, si tel est leur désir, de partager la mort. Sans doute ces deux enfants connaissent-ils mieux que nous, leur chemin véritable.

Aussi effrayante qu'elle soit, la sentence est suivie et la tombe est comblée sur une morte et un vivant.

Serré dans le ventre de la terre, contre le corps froid de sa sœur, Pépin de Lune entend fureter autour d'eux. C'est une souris. D'un geste vif, il la capture et l'étouffe sans pitié. Vient une autre souris, une graine rouge entre les dents. Elle la frotte aux narines de sa compagne. La souris morte s'ébroue, la vie lui est rendue. Les deux bestioles détalent, laissant là le remède. Pépin de Lune ramasse le rouge grain de vie et déchirant les linges, le passe sous le nez de sa sœur. Pépin de Lune frissonne, ouvre les yeux, sourit.

—Je savais que tôt ou tard, nous nous retrouverions du même côté du monde, dit le garçon, et puisque la victoire est allée à la vie, retournons à la vie.

Quelques paysans laborieux ont quitté le village, un peu avant l'aurore, pour s'en aller aux champs. Ils longent le cimetière, les yeux encore bouffis. L'un d'eux perçoit au loin, dans l'ouate de l'aube, deux ombres qui s'agitent.

—Des fantômes! glapit-il.

Il pointe le doigt en direction des silhouettes. Le groupe entier s'arrête, figé par la terreur.

—C'est nous, Pépin de Lune, Pépité de Soleil! crient les deux jeunes gens en faisant de grands signes.

Ils veulent s'approcher de ces amis d'hier, mais les hommes s'enfuient en criant aux démons.

Pépité de Soleil sanglote doucement, le visage dans les mains. Pépin de Lune lui entoure tendrement les épaules de son bras :

—N'aie pas de chagrin, petite sœur. Nous revenons de bien trop loin pour reprendre aujourd'hui notre place parmi eux. Marchons ensemble désormais, sur un chemin tout neuf qui n'appartient qu'à nous.

Certains les virent encore, qui descendaient, main dans la main, jusqu'à la rive du Grand Fleuve. On dit qu'une pirogue est venue les chercher et les a conduits de l'autre côté. On raconte qu'ils y voyagèrent leur vie durant, de village en village, sans se fixer nulle part.

Et sans doute est-ce vrai, car dans ces pays-là, de vieilles femmes évoquent, en parlant à mi-voix, le souvenir ému de ces amants jumeaux, venus on ne sait d'où, repartis aussitôt, qui rendirent la vie à leur enfant mort trop tôt.

Table des matières

Préambule.....	4
Histoires vraies et vraies histoires.....	6
Le trésor de Mukong.....	20
L'ogre.....	23
Le fruit rouge.....	26
La chienne.....	29
La veuve doucette.....	31
Luba, la grande dévoreuse.....	33
L'enfant d'argile.....	37
Pépité de soleil et Pépin de lune.....	40



© Arbre d'Or, Genève, octobre 2005

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : © Slav Djamdjiev.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS